

# COMPTE-RENDU DES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ

PENDANT L'ANNÉE 1878.

Messieurs et Chers collègues,

Un lettré de grand talent, devant lequel les portes de l'Académie française se sont ouvertes récemment, a écrit sur l'art de l'historien, dans son discours de réception, quelques pages charmantes, qui vous auront frappés comme moi, si vous les avez lues, et que je recommande à votre attention si vous ne les connaissez pas encore.

Comment peindre, se demande, à propos du XVIII<sup>e</sup> siècle, le dernier venu de nos immortels, comment peindre tout un siècle, tout un peuple de vingt millions d'âmes? C'est, dit-il, en empruntant ses méthodes au naturaliste. Le naturaliste, pour composer une faune, n'a pas besoin de rassembler tous les individus des diverses espèces; il lui suffit de trouver un bel échantillon de chaque genre, et il parvient ainsi à former, dans un cadre restreint, une collection qui, par ses soins, deviendra chaque jour plus complète, et dont l'œil pourra saisir l'ensemble. De même pour donner une juste idée d'un siècle et d'une société, il suffira de prendre un échantillon de chaque type et de le poser, j'allais dire de le piquer à sa place sur la trame de l'Histoire. Vienne ensuite un génie de grande envergure, un historien doublé d'un philosophe, un Bossuet, il embrassera, de son regard d'aigle, dans une large synthèse, tous les matériaux patiemment amassés, et saura les mettre en œuvre pour élever à la gloire de l'esprit humain un monument éternel, *ære perennius*, en s'élevant lui-même de la contemplation méditative des choses de la terre à la conception des grandeurs infimes.

Vous verrez encore, dans l'éloquent discours que je signale à votre attention, le rôle considérable que remplit la monographie dans les études historiques; l'historien n'a pas à sa disposition d'instrument plus précieux. « Il le plonge dans le « passé comme une sonde, et il le retire chargé de spécimens « authentiques et complets. On connaît une époque après « vingt ou trente de ces sondages; il n'y a qu'à les bien faire « et à les bien interpréter. »

Dans ces portraits si finement tracés de l'historien-collecteur et du monographe-sondeur, ne reconnaissez-vous pas les traits de la Société savante de province? N'est-ce pas sa mission essentielle de tout explorer, de fureter partout, dans sa sphère d'action, pour réunir et coordonner les documents authentiques, restes des temps passés, qui peuvent seuls servir de base à une histoire générale, complète et vraie, comme on sait la faire aujourd'hui? C'est à cette tâche si utile, si nécessaire que vous vous êtes constamment consacrés; aussi les travaux que vous avez livrés à la publicité, jusqu'à présent, consistent-ils surtout en monographies; il en sera de même encore pour l'année 1878.

Nos statuts, vous le savez, m'imposent la douce obligation de mettre sous vos yeux, dans un tableau d'ensemble, ces divers travaux de l'année écoulée, de vous en signaler les mérites, et de vous mettre ainsi à même d'apprécier l'emploi que la Société a su faire de son temps et de ses ressources.

Pour être court, je ne mentionnerai pas ici toutes les communications qui vous ont été faites dans le courant de l'année 1878; je ne m'attacherai qu'aux plus importantes, à celles qui ont exigé le plus de travail et de recherches; les autres sont mentionnées et analysées succinctement dans les procès-verbaux des séances.

## I.

Les premières excursions archéologiques entreprises par la Société dans les environs de Château-Thierry avaient eu trop

de succès pour que la Société ne se fit pas une douce habitude de les renouveler au moins une fois l'an. Elle a choisi en 1878, pour théâtre de ses explorations en commun, la vallée du Clignon. Le choix était heureux ; le Clignon est un affluent de l'Ourcq ; l'Ourcq un affluent de la Marne ; la Marne un affluent de la Seine. Les tribus nomades venues de l'Est de l'Europe pour peupler l'ancienne Gaule antérieurement à l'invasion romaine, se sont nécessairement avancées dans le cœur du pays tout couvert de forêts en remontant les cours d'eau ; si donc il existe encore des vestiges des habitations ou campements des Meldi, des Vadicasses, des Silvanectes, au Nord de l'antique cité de Meaux, c'est surtout sur les bords de l'Ourcq et de ses affluents qu'on doit les rencontrer. On trouve, en effet, sur le Clignon, des centres de population très-rapprochés les uns des autres qui renferment tous des édifices remontant à une haute antiquité ; c'est d'abord, près de la limite du département de Seine-et-Marne et de l'Aisne, Montigny-l'Allier, qui compte plus de quatre cents habitants, puis, à la suite, en remontant le cours d'eau, Brumetz, Gandelu, Veully-la-Poterie, Bussiares, Torcy, Belleau. Toutes ces localités ont été explorées pendant la journée, hélas ! trop courte, que nos excursionnistes y ont passée, et leurs impressions ont été consignées dans un compte rendu où M. Barbey, notre éminent collègue, a su mettre beaucoup de science solide sous une forme badine, et que tous les membres de la Société liront avec un vif plaisir dans nos Annales. Ils y remarqueront surtout des descriptions très-claires et très-complètes, quoique brèves, des églises visitées. Quand toutes nos églises auront été ainsi décrites, l'inventaire général des richesses artistiques de l'arrondissement que le ministre des Beaux-Arts nous a demandé, comme à toutes les Sociétés savantes, aura fait un grand pas.

Dans son intéressant travail, M. Barbey ne se borne pas à décrire les églises de la vallée du Clignon, il y signale encore les restes importants de deux établissements religieux dont la fondation remonte à une époque déjà très-reculée, le

monastère de Cerfroid et la Commanderie de Moisy-le-Temple.

Il restait bien peu de chose, il y a quelques années, de l'ancien couvent de Cerfroid établi au <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle par les fondateurs de l'ordre des Trinitaires, saint Jean de Matha et saint Félix de Valois; mais leur œuvre se relève grâce au zèle des religieux qui s'y consacrent, et à la libéralité des fidèles. Quant à la Commanderie de Moisy, elle était digne de toute l'attention de la Société. Ce n'est plus qu'une ferme, mais elle a conservé dans son architecture le cachet très-marqué du moyen âge; elle nous enseigne, malgré ses transformations successives et ses ruines, ce qu'était un grand manoir féodal dans notre contrée, du temps des Croisades, et ce qu'il était devenu plus tard sous les Valois.

## II.

Personne ne s'associe avec un zèle plus soutenu aux travaux de la Société que notre laborieux collègue, M. le D<sup>r</sup> Corlieu. Il nous en a donné de nouvelles preuves en 1878. S'appuyant sur les documents authentiques qu'il avait rassemblés pour écrire son Histoire de l'ancienne Faculté de médecine de Paris, publiée en 1877, il nous a signalé quelques erreurs dans une Notice sur la terre de Marigny, qui a paru dans nos Annales de 1876. Ses observations établissent que la corporation des barbiers n'a jamais été confondue avec la communauté des maîtres en chirurgie; c'était comme un corps intermédiaire entre des chirurgiens et des médecins, prêtant son concours aux uns et aux autres. Ce qui les différençait encore, c'est que le commerce ne leur était pas interdit comme il l'était aux docteurs en médecine et aux maîtres en chirurgie. La rectification est insérée dans nos Annales de 1878.

Vivant au milieu des livres, le D<sup>r</sup> Corlieu a souvent l'occasion de découvrir des documents de nature à intéresser notre histoire locale, et il met toujours le plus grand empressement à en faire profiter la Société; en 1878, il nous a donné une liste de documents relatifs à notre contrée qu'il a relevée aux

Archives nationales, et qui complète le catalogue que nous possédions déjà. Il a ainsi étendu un précieux répertoire où les membres de la Société trouveront sans peine de nombreux sujets d'études variées.

Il ne manque pas lui-même d'extraire des livres, devenus rares, qu'il a à sa disposition, les passages qui peuvent offrir quelque intérêt à la Société. C'est à ce titre qu'il nous a adressé un récit des fêtes données à Château-Thierry à l'occasion de la naissance du Dauphin, en août 1682, d'après le *Mercur galant*. (Octobre 1682, 2<sup>e</sup> partie, page 238.)

### III.

Parmi les tâches qui s'imposent aux patientes recherches de la Société, figure au premier rang l'Histoire de Château-Thierry et de son antique forteresse. Ce que contient le livre de M. l'abbé Poquet peut servir de canevas; mais que de faits intéressants méritent d'y être ajoutés! Pour les recueillir, il suffira, dans bien des cas, de consulter les archives communales ou celles des fabriques et des hospices, ou encore celles du Tribunal civil. C'est dans ces dernières, on s'en souvient, que de Vertus, notre collègue tant regretté, a retrouvé les traces de la principauté de Condé-en-Brie, le berceau des Condé. M. Couture, notre jeune et sympathique collègue, a puisé dans les archives municipales de notre ville, et il y a trouvé des renseignements d'un véritable intérêt sur l'état de nos remparts et la fin du xvii<sup>e</sup> siècle. Déjà, à cette époque, l'éclat du grand règne pâlissait; les écrivains de génie qui l'avaient illustré, de La Fontaine, Corneille, Racine, Molière, Boileau, M<sup>me</sup> de Sévigné, étaient à la fin de leur carrière ou déjà descendus dans la tombe. Le pouvoir était tombé des mains de Colbert dans celles de Louvois, et il allait tomber plus bas encore dans celles de Chamillard; aussi les finances étaient-elles dans un désarroi complet; on en était aux derniers expédients pour remplir les coffres du roi; ce n'était partout qu'impôts nouveaux, surtaxes et exactions; on faisait flèche de tout bois pour combler le déficit. Château-Thierry

n'échappa pas au sort commun ; c'est un exemple de l'âpreté montrée par les traitants dans ces douloureuses circonstances que M. Couture a mis sous nos yeux. Son travail est encore intéressant à d'autres titres en faisant connaître le triste état de l'enceinte du Château dans ces temps troublés, et les noms de quelques notables de la ville qui avaient acheté de la municipalité le droit de réunir à leurs propriétés certaines parties de cette enceinte. En somme, M. Couture a remis en lumière un document inédit qui a son importance pour notre histoire locale, et nous ne saurions trop l'en remercier.

J'en dirai autant de sa courte Notice sur la chapelle établie au haut de la tour de Balhan, dans la maison vulgairement appelée l'hôtel du Mouton-d'Or. Le propriétaire de cette maison, Jean Pintrel, sieur de Montoury, voulant obtenir de faire dire la messe dans cette chapelle, privilège dont elle avait joui pendant longtemps, et qui n'était tombé en désuétude que depuis vingt ans, adressa une supplique à cet effet à l'évêque de Soissons en juin 1673, et vit son vœu exaucé deux ans après, en juin 1675. La supplique du sieur Pintrel de Montoury, et les attestations qu'il y joignait, contiennent des détails curieux. Un Vitard certifie que depuis soixante ans il a assisté plusieurs fois à la messe dans la chapelle de l'hôtel du Mouton-d'Or, et que de plus il a entendu dire à son grand-père et à sa grand'mère qu'ils y assistaient journellement. Sur un autre certificat, un prêtre religieux de l'Observance de saint François, frère Bonaventure Mardoré, nous apprend que pendant les troubles de la Fronde, en 1652, l'hôtel du Mouton-d'Or avait servi d'asile aux religieuses du Charme, chassées de Paris. A propos de cette épisode de la Fronde, M. Couture nous apprend qu'en 1652 l'hôtel du Mouton-d'Or appartenait à Messire Henri d'Argouges, conseiller et aumônier du roi, abbé commendataire de l'abbaye du Mont-Saint-Quentin-lez-Péronne, seigneur de Gland, des Grèves et autres lieux. C'est là encore un renseignement précieux pour l'histoire de la Seigneurie de Gland, la plus ancienne peut-être de la Brie-Champenoise. L'abbé d'Ar-

gouges était sans doute le fils du sieur d'Argouges, lieutenant du Châtelet de Paris, qui a été aussi Seigneur de Gland après Pierre de l'Estoile, le célèbre chroniqueur des règnes de Henri III et de Henri IV, mis à la Bastille, comme chacun sait, pour les indiscretions de son journal.

IV.

Un article biographique, dû à la plume élégante et fine de notre collègue M. Henriet, a été très-remarqué et goûté de ceux d'entre nous qui en ont entendu la lecture ; nul doute qu'il n'ait le même succès auprès des lecteurs de nos Annales. En faisant revivre la mémoire d'un artiste qui a eu son moment de vogue à Château-Thierry, au commencement de ce siècle, M. Henriet a fait tout à la fois de l'histoire et de l'archéologie. Il a fait faire un premier pas à l'histoire de l'art dans la Brie-Champenoise, et il a révélé, ou tout au moins remis en lumière, l'origine des œuvres de sculpture qui ornent le sanctuaire de l'église Saint-Crépin. L'auteur de ces œuvres, assez médiocres d'ailleurs, s'appelait Gauthier ; on n'a guère d'autre renseignement précis sur son compte, si ce n'est qu'il quittait volontiers son atelier pour le cabaret ; c'est ce qui lui vaut d'être surnommé par notre collègue « le Lantara de l'ébauchoir. » On pourrait trouver l'épithète par trop flatteuse, mais personne, à coup sûr, ne niera qu'elle ne soit fort spirituelle.

V.

Depuis qu'elle existe, la Société a toujours attaché un grand prix à la collaboration des instituteurs et des curés ou desservants de l'arrondissement. C'est ce qui l'a déterminée, dès ses débuts, à créer dans son sein une classe spéciale de sociétaires, sous le titre d'associés libres, dans laquelle seraient admis principalement ces hommes, presque toujours modestes, quoique instruits, qui se vouent avec tant de désintéressement à l'éducation de la jeunesse, et qui, répandus sur tous les points de la contrée, peuvent employer leurs

loisirs avec plus de fruit et de facilité que tous autres à chercher, relever et décrire les vestiges du passé que le temps a épargnés. La Société n'a eu qu'à se féliciter d'avoir ainsi appelé à elle les instituteurs primaires. Plusieurs d'entre eux ont présenté des travaux intéressants dans ces dernières années. Nous citerons en première ligne le regretté M. Bouchez, instituteur de Tréloup, puis de Celles-les-Condé, M. Douchy, instituteur à Bonnes, M. l'instituteur de Montlevon.

M. Bouchez a terminé dans les derniers jours de sa vie une monographie de Celles-les-Condé, travail bien fait et sagement écrit, qui mérite, à notre sens, d'être inséré dans nos Annales.

M. Douchy a présenté une monographie de la commune de Brumetz, où l'on remarque des faits curieux et peu connus, exposés avec clarté et élégance. Ce travail paraîtra dans les Annales.

M. l'instituteur de Montlevon rassemble avec beaucoup de zèle les éléments d'une monographie de Montlevon, localité intéressante, dont l'église offre de précieux spécimens de l'architecture romane.

## VI.

Une découverte importante a donné lieu, dans le sein de la Société, à des recherches pleines d'intérêt. Elle a été faite à Nanteuil-Vichel, petite commune du canton de Neuilly-Saint-Front, par MM. Barbey et Harant, sur les indications de M. le comte des Cars, propriétaire du château de Pringy. En ouvrant des trous destinés à recevoir de nouvelles plantations, des terrassiers employés par M. des Cars mirent à nu des ossements humains en assez grand nombre ; on était sur le flanc d'un coteau de la vallée de l'Ourcq, rive gauche, à la base du calcaire grossier, et on reconnut au premier examen qu'on avait rencontré le sol d'une grotte funéraire remontant à une haute antiquité. On ne tarda pas, en effet, à découvrir, au milieu des ossements, des outils et armes en



Pierre polie, tandis qu'on n'y vit aucun objet en bronze ou en fer. La Société d'anthropologie de Paris a bien voulu déléguer deux de ses membres pour étudier les crânes tirés de cette sépulture, et elle les a trouvés assez semblables à ceux déjà découverts dans les mêmes parages, à Chouy, à Chantant, à Cro-Magnon, du côté de Senlis et de Crépy-en-Valois. Il s'agirait donc d'une race se rattachant, plus ou moins directement, à la race des Silvanectes.

On ne peut guère mettre en doute que les corps trouvés dans la grotte de Nanteuil-Vichel n'y aient été déposés simultanément, car ils n'étaient pas enfouis dans la terre, et leur décomposition aurait rendu l'accès de la caverne impossible; il y a donc lieu de penser que c'est à la suite d'un combat meurtrier ou d'une violente épidémie que la grotte de Nanteuil-Vichel s'est trouvée transformée en une nécropole, et immédiatement fermée par mesure de salubrité; c'est le sentiment de M. Barbey.

## VII.

Les anciens vitraux qui décorent encore quelques églises du canton de Charly ont été, de la part de M. Amédée Varin, si compétent en matière d'art, l'objet d'une étude dont la Société a apprécié l'importance; notre collègue déplore, avec raison, la répugnance qu'éprouvent parfois les fabriques de restaurer des vitraux de haute valeur, préférant les remplacer par des vitraux de pacotille qui n'ont rien d'artistique, et qui choquent le goût des connaisseurs. Il adjure les autorités municipales et autres de se tenir en garde contre l'amour excessif du neuf, et de ne se résigner qu'à la dernière extrémité à détruire ou à mettre au rebut des restes de chefs-d'œuvre de nature à intéresser l'artiste ou l'historien. Il lui faut cependant reconnaître qu'il y a des ruines irréparables; mais dans ce cas encore, il y a quelque chose à faire, c'est de reproduire par le dessin l'œuvre condamnée à disparaître, et, joignant l'exemple au précepte, il a mis sous nos yeux une Sainte-Vierge et un Saint-Eloi reproduits d'après une verrière

de l'église de Charly, trop dégradée pour être restaurée. Grâce à l'habile crayon de notre collègue, ces images ne seront pas perdues pour les temps à venir.

Je pourrais étendre beaucoup cette revue rétrospective des études qui ont occupé la Société pendant l'année 1878. Si je vous parlais comme elles le méritent de toutes les communications que nous avons reçues de nos collègues dans ce laps de temps, de M. Bigault d'Arscot qui vous a entretenu du *Journal des Savants* et de ses origines; de M. Josse, qui vous a dit quelques mots des ruines du château de Champvercy, à propos d'un dessin de M. Adolphe Varin; de M. Charles Leguillette, qui nous a donné une charte inédite concernant la fondation d'une foire à Fère-en-Tardenois, et des renseignements intéressants sur les fiefs d'Aigremont situés sous les murs de Château-Thierry; de M. Jules Maciet qui, non content de contribuer par ses généreux dons à la fondation du Musée de la ville, fait profiter la Société de ses lectures en enrichissant même nos archives d'extraits fort étendus qu'il sera souvent utile de consulter; de M. Mayeux, qui a continué ses recherches sur le patois briard, tout en étudiant les pièces et monnaies soumises à l'examen de la Société; de M. Moulin, notre dévoué secrétaire, qui a fourni à la Société des notes précieuses sur les édifices anciens et les richesses de l'art du canton de Condé; de M. Pille, qui continue à fouiller le sol de l'antique abbaye de Chézy, où il a fait édifier son château, et qui conserve avec goût et discernement tout ce qu'il découvre d'intéressant pour l'histoire ou l'archéologie sur ce terrain bien digne du respect des savants, qui a été le berceau de l'ordre des Bénédictins en France; de M. Rollet enfin, notre exact et rigide trésorier, qui, tout en maintenant l'ordre dans nos finances, a doté notre bibliothèque de la belle copie en deux volumes de l'Histoire inédite de Château-Thierry, par l'abbé Hébert, et qui saisit toutes les occasions d'ajouter à notre collection d'objets d'arts; mais, si l'espace me manque pour insister comme il conviendrait sur l'intérêt de ces communications,

j'ai cependant énuméré les principaux travaux de la Société avec assez de détails pour montrer qu'elle n'a pas failli à sa mission et qu'elle continue à mériter les encouragements qu'on lui accorde chaque année.

Pendant l'année 1878, la mort nous a enlevé deux excellents collègues, MM. Bachelet et Jacquot. Vous savez, comme moi, par quels mérites et quelles heureuses qualités d'esprit et de cœur ils se recommandaient à notre estime et à notre affection. Aussi n'ai-je qu'à consigner ici les regrets que nous a laissés leur fin prématurée.

Nous avons eu d'ailleurs l'heureuse chance de combler sans retard le vide que cette perte avait faite dans nos rangs ; huit nouveaux membres sont venus se joindre à nous pour nous prêter le concours de leurs lumières. Ce sont MM. Butel, Dupont, Coutelier, de Château-Thierry ; M. Charbel, de Montreuil-aux-Lions ; MM. Cotté, Pille, Dolléans et Gaulet, de Paris.

Notre bibliothèque ne s'accroît pas moins que le nombre de nos collègues. Dans le cours de 1878, quarante sociétés savantes nous ont fait parvenir leurs publications périodiques. Nous avons reçu en outre 19 ouvrages détachés, dont 7 offerts par M. Jules Maciet. Nous devons les autres à MM. Pilloy, de Baye, Corlieu, Chervin, Legrand, Piette et Quicherat.

J'ai donc, cette année encore, Messieurs et chers collègues, la satisfaction de reconnaître de constants progrès dans le développement de notre association ; ces progrès ne peuvent que s'accroître de jour en jour, et il nous est permis d'entrevoir le jour où le nombre de nos collègues, en augmentant nos ressources, nous permettra de donner à nos publications annuelles, comme texte et comme dessins, l'importance et le renom dont jouissent, dans le monde savant, quelques-unes des associations semblables à la nôtre, qui nous ont précédés dans la carrière.

HACHETTE.